Document generated on 04/28/2024 8:06 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Les grillons
[Le casse-croûte]

Raymond Bock

Number 118, Summer 2014

Nouvelles de la route : une odyssée en fragments

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71714ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bock, R. (2014). Les grillons : [Le casse-croûte]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (118), 7–10.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les grillons

Raymond Bock

Quand l'enseigne du resto apparaît au sortir d'un croche, il se tortille sur le bout du siège et frissonne, il respire du haut des poumons, la vessie distendue à ce point qu'il ne sait plus s'il arrivera avant de souiller son pantalon. Elle pourrait aussi exploser dans son abdomen et l'empoisonner, Valérie avait déjà entendu de son amie en médecine qu'un accrochage, même s'il ne scratche qu'un peu de peinture, peut vous tuer de l'intérieur. Quand il ralentit, ça pousse encore plus dans son ventre et il prend le virage trop vite, dérape, se reprend, et parvient à se stationner sur la ligne entre deux espaces libres. Il sort penché et sautille jusqu'aux toilettes les poings serrés, et quand il dégaine le jet fuse droit devant, éclabousse le réservoir et le siège qu'il n'a pas pris le temps de relever. Il tire la chasse avec sa semelle humide. La toilette était déjà dégueulasse avant son arrivée, remplie des déjections des utilisateurs précédents. Le plancher colle, des petites mottes de papier cul saturées de pisse et de sable y traînent, le rouleau n'attend qu'une secousse pour tomber du distributeur ouvert. Un Air Wick lui crache son concentré de patchouli à hauteur de narines à partir du bord de la fenêtre. Il n'ose pas toucher le robinet et juge en frottant ses doigts ensemble qu'il a réussi à faire une job propre. Il tourne la poignée avec un papier brun.

Il fallait s'arrêter. Pour répondre à l'appel de la nature, c'est l'évidence qu'il entend murmurer dans sa tête en ressortant du resto. Mais l'appel du néant, qui l'avait recroquevillé sur le canapé durant les derniers jours, lui a fait prendre la route au hasard à quatre heures cet après-midi, crasseux de sueur, le cuir chevelu qui gratte, sans rien dans le ventre qu'une couple de verres d'eau. Ça, il ne sait plus si c'était une bonne réponse. Il ne sait plus rien. Il fallait s'arrêter. Des voitures passent à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure devant lui, une histoire dans chaque habitacle. Il tâte sa poche. Il

a son portefeuille. Il rentre dans le restaurant, s'assoit à la table au coin des deux fenêtres. Il a passé Saint-Jean-sur-le-Richelieu sans même regarder. Il n'y a jamais mis les pieds. L'appartement sur De La Roche est à moitié vidé de ses meubles, il reste quelques livres couchés sur les étagères, des vêtements dans la garde-robe dont ils oubliaient qu'elle est si profonde, des bouteilles de lotion qu'il n'a jamais utilisées. Plus de lit ni de cuisinière, mais tout de même un toit, pour quelques semaines encore, peut-être plus. La serveuse arrive, nerveuse, elle s'excuse de la toilette, c'est à cause d'un groupe de jeunes énervés qui est passé à matin en autobus, une gang de sportifs, le coach voulait se prendre un café en passant, ils ont tout cochonné en quinze minutes et sont repartis après avoir même brisé la fenêtre de la shed avec un ballon, Robert est malade aujourd'hui, il aurait au moins passé une moppe, c'est Martin qui assure la cuisine tout seul, as-tu besoin de voir le menu, aujourd'hui c'est des hamburgers steaks pis la soupe c'est crème de tomates. Ça goûte le plastique salé. Il essaye de lire le journal, mais il voit à travers.

Il sort. Son chandail sent maintenant autant le graillon que la sueur. Le soleil est passé sous les arbres. C'est le genre de ciel où les nuages sont roses les jours où il y en a. Une famille mange ses hamburgers steaks à l'une des tables de pique-nique un peu en retrait sur le terrain du casse-croûte, et les enfants s'amusent avec une lampe de poche, font tourner le faisceau autour de leurs têtes, illuminent la shed au carreau brisé, leurs visages grimaçants. Il tâte ses pantalons. Il n'a pas ses cigarettes. Il regarde sa voiture incongrue entre deux espaces de stationnement, et le crépuscule lui fait remarquer que le plafonnier est allumé. La porte doit être mal fermée. Il s'avance pour prendre ses cigarettes sur le tableau de bord et voit qu'un livre traîne sur la banquette arrière. *La femme aux lucioles*, Jim Harrison. Un instant il songe à prendre son livre, à s'asseoir à la table de pique-nique la mieux éclairée par le spot au coin du toit du restaurant, à continuer sa lecture, qu'il a laissée en plan il y a un moment déjà. Que fait donc le livre dans la voiture ? Et

la femme du livre, elle avait un mal de ventre incontrôlable, c'est ça ? Il clenche la portière, s'accote dessus. Le calme de la nuit n'est troublé que par des voitures occasionnelles. Phares blancs, phares rouges. Le ciel se dégrade d'un bleu à un autre. Il pourrait repartir. Remonter vers Montréal ? Continuer vers les lignes ? Il n'a pas de passeport. Il n'a envie de rien. Il s'avance jusqu'à la route et regarde, de part et d'autre, les points de lumière des voitures au loin qui semblent immobiles. Il remarque enfin les grillons. La vibration surgit de partout, englobante dans la touffeur de fin d'été, monte du sol, des fossés, du bois derrière le restaurant, si forte qu'on aurait peine à parler sans lever le ton. D'ailleurs la petite famille est très calme. Il n'entend aucune parole. Il revient à la voiture, voit sa clé encore dans le contact. Il va s'asseoir à la table de pique-nique. Il n'y a pas de cendrier.

Depuis un moment, les enfants ne sont plus à table. Les parents ont rejoint la camionnette, ils fouillent dans l'habitacle, le hayon est ouvert sur une glacière et quelques sacs. Des cris d'effroi fusent de derrière la shed et les enfants surgissent, hors de contrôle. Le garçon se pétrifie dans les bras de son père, mais la petite parle vite et aigu, sans prendre de respiration, ils ont vu un monstre, énorme, une espèce de kangourou avec des ailes qui se terrait à quelques mètres de l'orée du bois. Des yeux verts qui scintillaient, espacés large sur les côtés d'une face d'âne. Quand elle les a vus, la bête a bougé un peu et ç'a fait un bruit de cuir frotté, elle a gloussé très grave. Les parents consolent leurs enfants de leur mieux, leur font des caresses, ce n'était qu'un chien, peut-être un autre animal qu'ils n'ont jamais vu en vrai et qui s'est égaré d'une ferme à proximité. Ils ont vu beaucoup de chevaux et de vaches dans les enclos en chemin, non ?

Les grillons qui s'étaient tus reprennent leur stridulation quand le tumulte se calme. Quelques minutes passent et la camionnette s'avance jusqu'à la route, s'engage vers la ville, puis le spot s'éteint et c'est au tour de la serveuse et du cuisinier de partir dans une petite voiture. L'homme se lève de la table de pique-nique. Il s'approche de l'endroit d'où

les enfants ont surgi. La lampe de poche est dans les herbes hautes, derrière la shed. Passé les deux mètres qu'éclaire tant bien que mal le faisceau, la végétation dense est engloutie par le néant. L'homme se tient debout à la lisière du bois, sent la nature qui respire doucement devant lui, une lente ondulation dans la chaleur. Il hésite à mettre un pied en avant. Il attend que quelque chose arrive. Il ne sait pas quoi espérer, il n'a envie de rien. Il n'entend plus son cœur battre dans sa poitrine, étouffé par des milliers de grillons.